CLUB DES CHEFS PARAS AU FEU

MEMBRE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE DES ASSOCIATIONS PARACHUTISTES

BULLETIN N°133 • MAI 2022

PROCHAINE RÉUNION LE 24 JUIN 12H

AU GROUPEMENT DE RECRUTEMENT DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE
FORT DE NOGENT - 94120 FONTENAY-SOUS-BOIS

BULLETIN D'INSCRIPTION ET PLAN D'ACCÈS EN PAGES 26 ET 27

ADRESSE MAIL DU CLUB : club.cspf@gmail.com
Président : Jacques Hogard c/o EPEE - 101 rue de Miromesnil 75008 PARIS. Tel 01 58 05 25 00. E-mail : jacques.hogard@epee.fr
Secrétaire Général : Pierre Camarda : 06 11 25 82 13. MAIL: club.cspf@gmail.com
Secrétaire Général honoraire : Bernard Gruet : 06 12 71 56 18 - bernard.gruet1@orange.fr
Rédacteur du Bulletin : Rémy Camous : 06 48 77 83 61 - remycamous@gmail.com

SOMMAIRE

ÉDITORIAL **p. 3**

VIE DU CLUB **p. 4**

IN MEMORIAM **p. 5**

- **Jacques ALLAIRE** **p. 5**
- **Pierre Toussaint BERTOLINI** **p. 8**
- **Gérard WIRTZ-RISSE** **p. 9**
- **Yves LE PELTIER** **p. 9**

HISTOIRE & MÉMOIRE

- ***Les Centurions* et la guerre d'Algérie** **p. 10**

ACTUALITÉ

- **UKRAINE** **p. 17**

LECTURES, EXPOSITIONS **p. 25**

RÉUNION DU 24 JUIN AU FORT DE NOGENT **p. 26**

- **BULLETIN D'INSCRIPTION** **p. 26**
- **PLAN D'ACCÈS** **p. 27**

ÉDITORIAL DU PRÉSIDENT

Mesdames, mes chers Anciens, mes chers Camarades,

Au moment où j'écris ces lignes, nous célébrons en ce 8 mai la Victoire de 1945, cette « *Victoire radieuse de printemps qui redonne à notre France la jeunesse, la force et l'espoir* », selon l'ordre du jour n°9 du Général de Lattre de Tassigny, signé à Berlin le 9 mai 1945.
En ces temps de grandes tensions internationales où se profile dangereusement le spectre d'une guerre beaucoup plus large que celle qui déchire actuellement l'est de l'Ukraine, il m'a semblé bon de vous faire partager cette évocation de la grande figure de Jeanne d'Arc, « la sainte de la Patrie », patronne secondaire de la France.
L'Eglise célèbre en effet aujourd'hui Sainte Jeanne d'Arc et la victoire d'Orléans (8 mai 1429). Chaque année, à cette période, Jeanne d'Arc revient avec force. Météore dans l'Histoire de France, son empreinte demeure durable pour nous autres, Français et patriotes
Fille de l'Eglise ("*Notre Seigneur, premier servi*"), elle incarne physiquement cette destinée si particulière de la France sans laquelle rien n'est jamais compris : ni l'Histoire de France, ni la vocation de notre pays dans le monde, ni le patrimoine monumental de la France.
Patriote ("*Gentil Sire*, dit-elle en s'agenouillant devant Charles VII, *mettez-moi à l'épreuve et la patrie en sera tantôt allégée*"), première dans l'histoire de France à utiliser le mot de "patrie", elle incarne le service désintéressé du pays auquel nous sommes tous appelés.
Partisane de l'unité (" *Soyez le bienvenu, Messire ! Plus il y aura de sang de France ensemble, mieux nous en vaudrons.*"), elle a su allier le peuple, la bourgeoisie et l'aristocratie pour bouter l'Anglais hors du Royaume, comme nous sommes appelés à nous rassembler pour éviter que les nouveaux barbares d'aujourd'hui n'enterrent notre civilisation,
Espérante ("*En nom Dieu, il faut les combattre, et quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons !*"), elle enseigne que rien n'est jamais perdu, même si "*grande pitié était en Royaume de France*".
Ne craignant rien ("*tout est nôtre !*"), elle illustre la force qui réside encore dans ce pays qui ne veut pas mourir.
La conclusion, je la laisse à un grand écrivain français : "**D*ans un temps d'acceptation générale et de soumission, Jeanne nous propose, avec ce sourire, la magnifique vertu de l'insolence. Une jeune insolence, une insolence de jeune sainte. Il n'est pas de vertu dont nous n'ayons plus besoin aujourd'hui. Elle est un bien précieux qu'il ne faut pas laisser perdre : le faux respect des fausses vénérations est le pire mal. Par un détour en apparence étrange, Jeanne nous apprend que l'insolence, à la base de toute reconstruction, est à la base même de la sainteté. A ce mépris des grandeurs illusoires, elle a risqué et perdu seulement sa vie : mais elle pensait qu'il est bon de risquer sa vie dans l'insolence lorsqu'on n'aime que les vraies grandeurs***".
Cette « magnifique vertu de l'insolence » ainsi définie est en quelque sorte constitutive de l'ADN de notre Club, tel que l'avaient voulu ses fondateurs Oudinot, Muelle, Rioual et Léger. Puissions-nous la garder jalousement et la transmettre aux générations de magnifiques Soldats qui nous suivent !

En espérant vous retrouver nombreux le vendredi 24 juin au Fort de Nogent, pour notre traditionnelle réunion avant l'été, je vous adresse à tous l'assurance de notre attachement fidèle, avec une pensée particulière pour ceux d'entre nous qui sont confrontés à la maladie ou à une certaine solitude.
Qu'ils soient assurés de nos pensées fraternelles et chaleureuses.

Jacques HOGARD

VIE DU CLUB

Une réunion du comité des sages s'est tenue le jeudi 21 avril au Fort de Nogent grâce à l'hospitalité généreusement offerte par le chef de corps du GRLE le lieutenant-colonel PRENVEILLE.
Étaient présents : Jacques Hogard – Pierre Camarda – Bernard Gruet – Rémy Camous – Frédéric Pons – Gilles Maréchal – Geoffroy de Belloy – Philippe de La Chapelle.
Excusés : Roger Saboureau – Patrice Caille
Ont été traités les questions relatives à la vie du Club, notamment les prochaines réunions (voir ci-dessous) et l'organisation interne. Merci notamment à Geoffroy de Belloy d'accepter les fonctions de trésorier du Club !

Rappel calendrier des prochaines activités :

- Prochain déjeuner le **vendredi 24 juin** au Fort de Nogent – inscriptions closes pour le 18 juin
- Saint Michel le **vendredi 14 octobre** (lieu à déterminer).

IN MEMORIAM

Jacques ALLAIRE
(1924-2022)

Éloge funèbre prononcé par le général de corps d'armée (2S) Bonnet

Mon colonel, cher grand ancien,

Quand votre fils Jean-Marie m'a sollicité pour prononcer votre éloge funèbre, je l'ai considéré comme un grand honneur, car votre belle carrière militaire traduit une volonté hors du commun de servir la France.

Cette volonté vous habite dès votre plus jeune enfance, marquée par l'exemple de votre grand-père mort au combat, asphyxié par les gaz en 1915, puis par l'oncle qui vous élève dans le culte du patriotisme.

À l'âge de quatre ans, vous êtes atteint d'une poliomyélite. S'en suivent quatre années de rééducation pendant lesquelles vous luttez pour retrouver l'usage de la marche et rattraper votre retard scolaire. Cette infirmité, vous allez vous battre contre elle, encore et encore, car vous souhaitez mener une vie d'homme normal.

À dix-sept ans, vous cherchez à rejoindre le maquis, mais il vous faudra attendre trois années avant d'intégrer le 1er bataillon des Forces Françaises de l'Intérieur en aout 1944, dans la Sarthe.

Après la libération, vous vous engagez dans l'armée coloniale et rejoignez le Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient, dès octobre 1945. Ce sera votre premier séjour de deux ans en Indochine.

Puis c'est le retour en France pour y soigner une sévère dysenterie pendant quelques mois. Mais, l'idée de devenir un vrai soldat est toujours ancrée en vous. Vous vous portez alors volontaire pour servir dans les troupes parachutistes. Curieusement, vous êtes reconnu apte médical malgré votre infirmité. Vous direz quelques années plus tard, avec l'humour qui vous caractérise et qui ne vous a pas quitté, que le médecin était en permission ! À l'école des troupes aéroportées, votre instructeur s'étonne de votre boitillement permanent. Vous lui rétorquez que vos brodequins sont neufs ! Vous quittez enfin Pau, avec le brevet parachutiste n°10448, mais aussi avec un surnom, celui de « jambe de laine ». Il vous restera pendant toute votre carrière.

Fin 1947, vous repartez en Indochine mais, cette fois-ci, pour rejoindre le 2ème Bataillon de parachutistes coloniaux, unité d'élite engagée en opérations depuis plus d'un an. En son sein, vous obtenez votre première belle citation qui fait état de « *votre volonté farouche au combat et de votre esprit d'initiative* ». Vous êtes alors sergent-chef.

De retour en France, vous êtes nommé sous-lieutenant et admis à servir en situation d'activité pour un troisième séjour en Extrême-Orient. Début 1953, vous êtes affecté au 5ème Bataillon de Parachutistes Coloniaux, mais, quelques mois plus tard, vous rejoignez le 6ème, ce fleuron des troupes du Tonkin qu'est le bataillon Bigeard. L'un de vos bons camarades, le lieutenant Erwan Bergot, raconte votre arrivée dans cette belle unité. Ecoutons-le :
« *À son arrivée au bataillon, avec sa moustache d'Auvergnat de nature à indisposer le commandant Bigeard, d'autres ayant été remerciés pour moins que cela, Allaire dit au Chef de Bataillon Bigeard qu'il n'est pas volontaire pour servir au 6 et qu'il n'a rien à faire dans son bataillon de héros. Bigeard, peu habitué à l'esprit contestataire de ses officiers lui a alors répondu : « Et bien Allaire, je vous donne mon meilleur commando ».*
Ce fut le point de départ d'un tandem qui a fonctionné à la commune satisfaction, d'Hanoi à Dien Bien Phu, de la forêt laotienne aux djebels algériens ou aux sables du Sahara. Il donnera naissance à une solide amitié.
Il est vrai que comme chef des appuis lourds du 6, vous accomplissez des actions exceptionnelles. Elles vous valent l'attribution de quatre nouvelles citations, notamment deux à Dien Bien Phu, lors de l'opération Castor en novembre 1953 puis, à la suite du second parachutage du bataillon le 16 mars 1954, pour votre remarquable participation à la bataille. Vos mortiers lourds font merveille et vous appuyez efficacement les compagnies de votre bataillon comme celles des unités voisines. Dans la nuit du 30 mars, vous tirez plus de 3 000 obus.
Au cours de ce troisième séjour, si exigeant, vous développez une véritable paternité envers vos hommes. Vous les aimez sans le leur dire mais ils perçoivent bien la profondeur de votre attachement à eux. On rapporte, d'ailleurs, que vous ne vouliez pas prendre de permissions de peur qu'un de vos hommes se fasse tuer en votre absence alors que vous vous estimiez responsable de la vie de chacun d'entre eux.
Le 7 mai 1954, l'ordre de cesser le combat que Bigeard vous annonce par radio, vous ne voulez pas y croire. À tel point que vous lui demandez un ordre écrit. Un de vos paras ira le récupérer. Cet ordre, « *cessez le feu, pauvre 6, pauvres paras* », signé de la main de Bruno, vous le conserverez toute votre vie.
Comme vos camarades, vous avez ensuite connu la marche forcée jusqu'aux camps vietminh puis, durant plusieurs mois, l'humiliation de vos geôliers, la manipulation idéologique, la souffrance de la faim et l'exténuement dû à la longue marche et aux maladies. Mais, votre forte volonté vous permettra de résister à l'insupportable jusqu'à votre libération de l'enfer.
Qui pouvait imaginer à l'âge de vos quatre ans que vous deviendriez, 25 années plus tard, un vrai fantassin malgré votre handicap, capable de parcourir 700 kilomètres, relié par un bambou à votre camarade Etienne Walter et nourri d'une maigre ration de riz, cuite dans des fûts de gasoil.
Oui, vous êtes devenu un vrai soldat, un soldat des troupes d'élite.
À votre retour en métropole, vous faites connaissance de votre deuxième fille, Elisabeth, née pendant que votre épouse Yvonne gardait « la base arrière » avec votre fille ainée, Annick.
En 1955, vous êtes affecté à la brigade de parachutistes coloniaux à Bayonne. C'est dans cette ville que naîtra votre fils Jean-Marie. Il servira dans deux unités où vous l'avez précédé : au 8ème RPIMa à Castres, qui fut votre dernière affectation aéroportée en 1970, puis au 6ème RPIMa à Mont-de-Marsan.
Votre séjour à Bayonne sera court car la guerre d'Algérie gronde et vous vous portez volontaire pour y participer.
Vous y effectuez deux séjours opérationnels :

- un premier, en 1956, comme commandant de la compagnie de commandement et des services opérationnelle du 3ème régiment de parachutistes coloniaux commandé par le lieutenant-colonel Bigeard ; vous participez alors à la première bataille d'Alger ;
- un second séjour, en 1960, à la tête de la 3ème compagnie du 8ème régiment de parachutistes d'infanterie de marine.

La qualité de vos actions, dans des situations périlleuses et face à un ennemi redoutable, vous vaut de recevoir deux nouvelles citations.

À votre retour vous poursuivez votre carrière quelques années dans un environnement différent, dans les domaines de la formation et de l'assistance militaire technique. Enfin, en 1974, vous posez le sac, comme l'on dit, et vous quittez une institution que vous avez ardemment servie.

C'est alors que le « mal jaune », cette fièvre de l'amour de l'Extrême-Orient vous rattrape. C'est lui qui vous fait dire, lorsque vous accompagnez le premier ministre Edouard Philippe à Dien Bien Phu en 2018, que « *le Vietnam est un pays dont on ne revient jamais* ».

Pendant 45 ans, vous vous consacrez à la péninsule indochinoise.

Fort de votre grande culture sur le sujet, vous sillonnez la France pour prononcer des conférences sur cette région d'Asie et sur l'action de l'armée française en Indochine. Vous répondez également à des sollicitations en Afrique et en Asie et vous conseillez deux cinéastes.

En 1992, c'est Pierre Schoendoerffer pour la réalisation de son film « Dien Bien Phu ».

En 2010, vous êtes l'âme du film « le sacrifice » de Philippe Delarbre ; vous évoquez les différentes phases de cette bataille et vous faites revivre les visages de vos camarades du 6ème BPC, leur abnégation, l'héroïsme de leurs actes alors que tout était perdu et le calvaire de leur captivité.

Au cours de cette seconde période de votre vie, vous conservez le souci de garder le contact avec vos anciennes unités et de partager aux générations montantes des parachutistes l'humble témoignage de l'ancien, ce grand soldat que vous êtes devenu, vous le petit garçon condamné à une vie d'infirme.

Mon colonel, deux familles vous pleurent aujourd'hui :
- la vôtre, celle construite avec votre épouse Yvonne, l'infirmière que vous avez connue en Indochine, vos 3 enfants, vos 15 petits-enfants et leurs conjoints, vos 39 arrière-petits-enfants ; je pense aussi à votre seconde épouse, Marie-Christine, avec qui vous avez poursuivi votre route pendant 12 ans et qui vous a soutenu dans votre maladie ces deux dernières années, avec compassion et bienveillance ;
- celle aussi des parachutistes des Troupes de marine qui perdent un frère d'armes exemplaire, un soldat, un vrai, celui que vous vouliez être et que vous êtes devenu.

En 2018, la France se souvient de votre engagement à son service et vous élève à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur, cette dignité qui vous vaut, aujourd'hui, de recevoir cet hommage tant mérité, en présence de vos deux familles et de vos nombreux amis.

Mon colonel, très cher grand ancien, que Saint-Michel, saint patron des parachutistes, vous accompagne dans votre dernière demeure et, comme on le dit dans ce Sénégal qui vous fut cher : que la terre vous soit légère…

Pierre Toussaint BERTOLINI
(1924-2022)

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la disparition de notre camarade le capitaine en retraite Pierre-Toussaint **BERTOLINI**, qui a fait son dernier saut le 09/04/2022 à Nice à l'âge de 98 ans.

Ancien interné et résistant de 1940 à 1941, et évadé en 1943, il avait servi au 3ème RTM et au Régiment de Marche du Tchad de 1943 à 1945. En Indochine, il enchaîne les séjours, tout d'abord au 2ème RIC de 1946 à 1947, puis au 5ème BCCP de 1948 à 1950, au 5ème BPC de 1950 à 1952, au GCMA en 1953, au GMI en 1954, au 7ème BPC et 1er BPC en 1955.

En AFN, il sert au 6ème RPC de 1957 à 1959 et au 3ème RPIMa de 1959 à 1961.

Il poursuit sa carrière au 7ème RPIMa (Sénégal) de 1962 à 1964 et à l'EEPM d'Antibes de 1965 à 1969.

Élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur le 28 janvier 2022, il était médaillé Militaire (1945), Commandeur de l'ONM (1974), et également titulaire de plusieurs titres de guerre (3 CG 39/45, 7 TOE, 3 CVM et 1 BG) et de plusieurs décorations françaises et étrangères.

Le monde combattant, la coloniale et les parachutistes perdent un très grand et valeureux soldat para-colo dont l'exceptionnelle carrière suscite le respect de tous. Que ce soit dans les différents théâtres d'opérations en 1939-1945, en Indochine, en Algérie ou au Sénégal, dans ses affectations successives ou dans sa vie professionnelle, Pierre-Toussaint Bertolini a servi la patrie avec foi et une totale abnégation.

L'archange Saint-Michel veille dorénavant sur notre ami et camarade.

Gérard WIRTZ-RISSE
(1932-2022)

Après avoir passé le concours de rédacteur, il entre à la Banque de France. Sursitaire pour études, il est appelé au début de la guerre d'Algérie. Volontaire parachutiste, il est affecté à Alger, au 2ème RPC. Sous-lieutenant de réserve, il participe à de nombreuses opérations. Décoré de la Croix de la valeur militaire, il est proposé pour la Légion d'honneur. De ces combats, il garde une blessure, après avoir sauté sur une mine anti-personnel.
En 1957, il est libéré du contingent mais reste engagé en tant que lieutenant ORSA. Malgré une carrière qui l'attend à la Banque de France, il préfère intégrer l'armée d'active. L'influence du colonel Château-Jobert n'est pas étrangère à sa vocation.
Admis au grade de lieutenant en 1959, il suit une formation dans l'enseignement militaire supérieur. Tout jeune marié en avril 1960, il est envoyé en mission à Madagascar dans le cadre de la mise en place de l'armée malgache.
De retour de Madagascar avec son épouse et 3 enfants en 1964, il passe le concours d'État-major. Il devient alors auditeur à l'IHEDN. Il sert ensuite au 6ème RPIMa à Mont-de-Marsan et au 8ème RPIMa à Castres. Il officie également dans les états-majors des grandes unités blindées. Il effectue des stages TAP à Pau et à l'étranger et obtient le Brevet de moniteur OSTA. Entre 1969 et 1970, il est aide de camp du général Bigeard à Dakar. En 1977 , il à Djibouti la création de l'armée djiboutienne dont il devient le chef d'état-major lors de l'indépendance de la République de Djibouti. Il est promu colonel en 1984, un an avant de prendre sa retraite. De retour à la vie civile, il reste actif, occupe la fonction de secrétaire général de la société des courses de Champagne de 1986 à 1997.
Commandeur de l'Ordre du Saint Sépulcre, il rencontre le pape Jean-Paul II lors de son dernier pèlerinage à Lourdes, le 15 août 2004. Il était par ailleurs extrêmement actif dans le monde associatif de Chalons en Champagne.
Gérard Wirtz-Risse, officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre national du mérite, titulaire de la croix de la valeur militaire, était un fidèle du club.

Yves LE PELTIER
(1928-2021)

Sorti de Saint Cyr, (Promotion Rhin & Danube 1947-49), artilleur, il fait campagne en Indochine. Officier de la Légion d'Honneur et de l'ONM, croix de guerre des TOE, décoré du Mérite Thaï, Yves Le Peltier a fait son dernier saut à Avon, près de Fontainebleau, où il était très actif dans la vie associative. Il fréquentait assidûment le Club jusqu'à ce que sa santé l'en empêche.

HISTOIRE ET MÉMOIRE

Les Centurions et la guerre d'Algérie

par Marie-Danielle Demélas

En mai 1960, Jean Lartéguy connaît le succès en publiant *Les Centurions*, roman dont les héros sont des parachutistes. Le succès de l'ouvrage s'appuya sur la masse des recrues d'Algérie — l'armée comptait encore près de 400 000 hommes — mais l'importance de son tirage montre que des civils, par dizaines de milliers, furent aussi ses lecteurs.

Après les années 1970, l'audience du roman faiblit, l'auteur se démoda, mais au printemps 2004, à Bagdad, le général Petraeus, pensant que la fiction pouvait servir la guerre, insuffla une seconde vie à l'ouvrage et ses déclinaisons — le livre *Les Prétoriens*, le film *Lost Command*[1]…

Les clés d'un succès

En 1945, le général de Lattre, attentif à la presse, promit aux reporters que « leur plume [vaudrait] une épée » s'ils acceptaient de se considérer en mission aux côtés des soldats pour devenir eux-mêmes « soldats d'une sorte de guerre psychologique[2] ». Il fut bien compris par certains qui mirent au point une écriture « à mi-chemin du reportage et de la littérature ».

Se présentant comme un roman, le livre autorisait des échappées dans le domaine de l'intime, des états d'âmes ; Lartéguy pimentera ce matériau d'un érotisme fruste. Reportage, le récit devenait de l'histoire — la petite, celle qu'on lit dans les magazines. Les personnages étant inspirés d'êtres réels, on en cherchera la clé[3]. Le procédé, imparable, donnait au lecteur l'illusion de passer derrière les décors, d'accéder à la fabrique d'une autre vérité qui sonne plus juste que la réalité.

Quand paraissent *Les Centurions*, en 1960, Lucien Osty, de son nom de plume Jean Lartéguy, est un journaliste connu. Né en 1920, élevé en Lozère, il a fait des études de lettres puis il s'est engagé en 1939, a rallié la France libre et appartenu aux commandos d'Afrique. Démobilisé, il s'essaie à la presse. Pour les besoins d'un reportage au sein du bataillon de Corée, il revient à la condition militaire quatre ans plus tard. Blessé, il quitte définitivement l'armée et devient correspondant de guerre.

---

1 Jeune officier, Petraeus s'était fait dédicacer un exemplaire du livre par Bigeard (*The Four Star*, de David Cloud et Greg Jaffe, New York, Crown Publishers, 2009, pp. 36-37).

2 Discours fait à la presse lors de l'inauguration de l'école des cadres de Rouffach (février 1945), cité par Béatrice Rodier-Cormier, *Aux origines de la communication de Défense ? Indochine 1945-1954,* éditions des Riaux, 2002, p. 103.

3 Glatigny, c'est Pouget, Raspéguy, c'est Bigeard (mais Lartéguy précisera plus tard qu'il tient aussi un peu de Ducournau, *La guerre nue*, Paris, Presses Pocket-Stock, 1976, pp. 105-106). Marindelle, doit beaucoup au lieutenant Beucler, qui deviendra secrétaire d'État à la Défense et dénoncera Boudarel en plein Sénat, en 1991. Leroy est inspiré de Cornuault (Jean Cornuault, *Du sabre à la toge. Itinéraire d'un parachutiste*, Paris, Indo-Éditions, 2015). Boifeuras est une création composite qui emprunte son passé chinois à Lucien Bodard, sa présence à Diên Biên Phu à Reginald Wieme, son allure à Roger Faulques, et certaines de ses interventions (comme le vol des fichiers des Renseignements généraux d'Alger) à Paul Aussaresses. Esclavier est aussi le produit d'un mélange complexe. Dia, le médecin, a été inspiré par le médecin capitaine Georges Armstrong qui, parce qu'il était noir et antillais, avait obtenu du Vietminh l'autorisation de soigner les prisonniers africains et nord-africains.

Il n'est pas encore parvenu à la célébrité et il travaille pour *Paris-Presse-L'Intransigeant* qui n'offre pas le prestige ni les gains de *Paris-Match*. Mais avec le succès des *Centurions*, il s'installe au premier rang des écrivains à gros tirage des années 1960, comme Françoise Sagan ou Henri Troyat.

Un roman composite

Le livre traite de trois époques et de trois lieux — l'Indochine, la métropole et l'Algérie. Les premiers chapitres montrent comment des officiers vaincus à Diên Biên Phu ont survécu au camp n° 1. Les héros se mettent en place : le lieutenant-colonel Raspéguy, caricature de Bigeard, et son compagnon d'armes, le capitaine Esclavier ; le commandant de Glatigny, officier de tradition ; le capitaine Boifeuras, cadre du GCMA pour les maquis thaïs ; le lieutenant Marindelle, fils de bonne famille, aussi rusé que Boifeuras.

Une seconde partie commence avec le retour en France des prisonniers. Vague à l'âme et dégoût d'une métropole à laquelle ils sont devenus étrangers. L'épisode s'achève quand le colonel Raspéguy prend le commandement d'un régiment parachutiste en Algérie.

La troisième partie se déroule en Algérie et narre trois moments de la première partie de cette guerre — la destruction du commando d'Ali Khodja, qui avait tendu l'embuscade de Palestro, l'expédition de Suez en novembre 1956 et la bataille pour Alger de janvier à mars 1957. À ces épisodes l'auteur mêle les amours des officiers avec des jeunes femmes qui incarnent chacune un type algérois — Isabelle, la grande bourgeoise du balcon Saint-Raphaël, Concha, le tendron de Bab-el-Oued, Aïcha, la militante de la casbah. Le roman s'achève par le retour du régiment dans les djebels, les héros s'interrogeant toujours sur la nature de la guerre qu'on leur fait mener.

La première partie aborde un sujet neuf, celui de la détention sous un régime communiste qui prendra une autre dimension, dix ans plus tard, avec la découverte du goulag par les milieux littéraires. Les deux autres parties sacrifient aux stéréotypes du roman de guerre à la française — cynisme et désillusion qui alimentent d'interminables débats en se gardant d'aborder des sujets politiques concrets : s'il est entendu que les centurions se battent pour Rome tandis que Rome se décompose, la déliquescence de la cité n'est jamais dépeinte et son portrait à peine esquissé. Or Bigeard, à son retour de captivité, s'est initié à la vie politique parisienne, tout en étant courtisé par le PCF qui aurait bien aimé mettre la main sur un futur général fils du peuple. Il y avait là matière à des développements intéressants.

Lors de sa parution, les critiques qui signalèrent des différences de ton et de sujet qui affaiblissaient le livre ont suggéré qu'un autre auteur avait joué un rôle dans sa genèse[4]. C'était exact : le commandant Jean Pouget, auquel était dédicacé l'ouvrage, pouvait être considéré comme le co-auteur de l'œuvre.

[4] Notamment Jean Planchais, *Le Monde*, 4 mai 1960 et 15 février 1965, puis Jean Lacouture, *Le Monde*, 8 novembre 1969.

Une écriture à deux

« *Lartéguy est [alors] une signature connue dans la presse mais son nom est encore peu remarqué du cénacle littéraire*[5] », quant à Pouget, depuis plusieurs mois il se demande quelle carrière choisir quand il aura quitté l'armée, ce qu'il envisage de faire bientôt. L'un cherche à s'affirmer comme écrivain et à gagner des droits d'auteur, l'autre s'essaie au journalisme et à la littérature en prévision d'un retour à la vie civile — rien de plus classique que de passer du sabre à la plume.

La première version du livre, conçue au début de l'année 1959, s'organisait autour des derniers jours du camp de Diên Biên Phu puis de la captivité d'un groupe de parachutistes. Cette partie du roman mise au point, Lartéguy voulut donner un tour plus personnel à l'ouvrage qu'il sera seul à signer[6]. Il quitte Paris pour un village des Alpes-Maritimes où il rédige deux autres parties. Le manuscrit, achevé en juillet, sort des Presses de la Cité au début de l'année 1960.

Une carrière de « centurion »

À ce moment, Jean Pouget va bientôt fêter quarante ans. Il est cavalier, chef d'escadrons, et il vient de rejoindre l'ALAT [aviation légère de l'Armée de terre] comme pilote d'hélicoptère. Il est né la même année que Lartéguy et, comme lui, il a passé sa jeunesse dans le centre de la France, en Corrèze. Il a intégré Saint-Cyr en 1941 mais il est resté en métropole quand l'école s'est installée à Cherchell. Il organise des maquis dans les Alpes, puis en Corrèze, et achève sa résistance à la tête d'un corps franc lors de la libération de Paris. Il retrouve ensuite son rang, lieutenant dans la Première armée, il est blessé en Allemagne.

Il fait deux séjours en Indochine, un premier de 1948 à 1950, le second de mai 1953 à septembre 1954. Il saute sur Diên Biên Phu dans la nuit du 3 mai et il rejoint le point d'appui Eliane 2 dont il assure la défense jusqu'à ce qu'il soit submergé par les forces du Vietminh[7]. Il partage ensuite le sort des officiers prisonniers au camp n° 1 jusqu'à leur libération en septembre.

Quand il reprend du service, son caractère indépendant, voire son insolence, lui valent de se retrouver chef du service auto du 1er RHP. Rude pénitence. Il envisage de quitter l'armée quand le général en chef l'affecte au commandement d'un bataillon dont personne ne veut, formé de rappelés livrés à eux-mêmes dans l'Atlas saharien. Cet épisode connaîtra une suite littéraire : Pouget en tirera le livre *Bataillon R.A.S*[8], et Yves Boisset un film antimilitariste. En quelques mois, Pouget a fait d'un ramas sans valeur un bataillon capable de se battre, mais à la fin de l'année 1957, toujours insatisfait — à quoi sert-il de former des guerriers si l'on ne sait pour quelle cause ils doivent se battre ? —, il remâche à nouveau des projets de départ.

---

5 Hubert Le Roux, *Jean Lartéguy*, Tallandier, 2013, p. 191.

6 Officier d'active, Jean Pouget ne pouvait publier sans l'autorisation de sa hiérarchie. Seul Bigeard se dispensait de cette règle.

7 En dépit d'une légende qui a la vie dure, il n'a pas sauté sur le camp retranché pour le panache mais pour obéir aux ordres de son régiment qu'il avait rejoint depuis le mois de janvier.

8 Le dernier ouvrage qu'il ait achevé, publié aux Presses de la Cité, en 1981. Voir aussi Alexander Zervoudakis, « A Case of Successful Pacification : The 584th Bataillon du Train at Bordj de l'Agha (1956-1957) », in Martin S. Alexander et J.F.V. Keiger, *France and the Algerian War, 1954-1962*, Londres, Routledge, 2002, pp. 54-73.

Pouget commandant le 584e BT à Bordj de l'Agha, en compagnie de Miloud, un lieutenant de Bellounis, 1957. Source : archives Jean Pouget.

Chevauchée dans la zone de Laghouat, en 1957. Au premier plan, de gauche à droite : le colonel Katz, le commandant Pouget, le capitaine Groussard. Source : archives Jean Pouget.

C'est alors qu'il est repéré par le ministre de la Défense, Jacques Chaban-Delmas, l'un des barons qui s'activent pour remettre de Gaulle au pouvoir. Chaban lui confie la direction d'une antenne de la Défense à Alger. De janvier à mai 1958, Pouget use de son carnet d'adresse et du permis de visiter à son gré n'importe quelle unité pour préparer l'armée à un changement de république. Avec le succès que l'on sait.
Au lendemain du 13 mai 1958, il n'a pas compris que son rôle s'achevait, il continue sur sa lancée. Le pronunciamiento s'est déclaré pour l'Algérie française : Pouget croit que le régime qui s'annonce va faire des musulmans des Français comme les autres et il propose de placer à la tête du comité de salut public Jacques Chevallier, chef de file des libéraux, et deux membres du FLN capturés l'année précédente, Yacef Saadi et Djamila Bouhired ; il travaille avec un officier musulman protestataire qu'il a fait sortir de prison et il s'attache à une jeune femme que la sécurité militaire accuse de

fricoter avec le FLN[9]. La veille de l'arrivée de De Gaulle à Alger, Pouget reçoit l'ordre de quitter la ville. Pour se faire oublier, il devient pilote à l'ALAT. Les dernières années de sa carrière militaire, il cherche à convaincre le commandement de l'intérêt des voilures tournantes. En 1963, Lartéguy lui sert de prête-nom pour la conception d'un court-métrage, *Attention ! hélicoptères*, dont la réalisation est assurée par Pierre Schoendoerffer[10]. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en septembre 1966, Pouget devient grand reporter au *Figaro* et entame une seconde vie d'écrivain et de journaliste.

Ce que *Les Centurions* doivent à Pouget

Pareille vie aurait donné matière à plus d'un livre. L'élaboration des *Centurions*, au domicile de Pouget où venait Lartéguy, lui permit de comprendre une captivité à laquelle rien n'avait préparé les officiers. À cette expérience, il attribuait leur inquiétude politique ultérieure. « *L'humiliation de la défaite, les souffrances, l'épuisement physique, et surtout la découverte du monde étrange des termites rouges besogneuses, insensibles et efficaces, ont détruit en nous l'orgueilleuse certitude de la cause juste et invincible du monde libéral*[11]. »

Et c'est la découverte de ce « *monde des termites rouges* » qui le poussait à ne pas seulement conter l'histoire des officiers français mais accorder aussi un rôle aux geôliers du Vietminh puis à s'approcher du FLN, en Algérie. Pourquoi ces hommes ont-ils gagné ? La conception française de la guerre n'est-elle pas erronée, comme la cause pour laquelle l'armée se bat ? Les parachutistes avaient tout à perdre au bricolage idéologique auquel certains s'étaient livrés pour remédier à « *…la vanité et la stupidité des opérations militaires quand elles sont conduites hors d'une ligne politique réaliste. […] Chacun de nous, les centurions engagés dans l'action, fut obligé de se fabriquer sa politique personnelle, de bric et de broc. Ce n'était pas dans nos cordes et les résultats furent… désastreux, même si les intentions étaient bonnes*[12]. »

À l'inverse, Lartéguy espérait l'intervention de ces soldats dans la vie politique. Le 14 juillet 1957, il écrivait : « *Je les regardais défiler — souples et silencieux — et je pensais qu'ils étaient peut-être la préfiguration des armées de demain. J'en étais fier mais* […] *je leur reprochais, au contraire de tous les autres, de ne point vouloir se mêler de la vie du pays* […], *de n'être qu'une secte de guerriers magnifiques*[13]. »

Les analyses des deux auteurs ne s'accordaient pas. La brouille survint lors du contrat que Lartéguy signa pour la production du film *Lost Command*, réalisé par Mark Robson. Pouget s'indigna de l'utilisation mercantile de son aventure au profit d'une vision américaine de l'histoire. Le film n'avait en effet plus grand-chose à voir avec sa conception du roman. L'essentiel de l'action se passait en Algérie. En tête de la

---

9 Jean Pouget s'en explique au journaliste Pierre Noël lors d'une émission d'Yves Courrière, réalisée par Michel Leroy, *Histoire de la guerre d'Algérie*, le 6 mars 1979 (enregistrement figurant dans les archives Pouget).

10 L'intégralité du film peut être visionnée à cette adresse : https://www.youtube.com/watch?v=KJyDBKkalHg Le plan qui commence à 17 min. 35 sec. (une Alouette suivant le galop d'un cavalier de la garde républicaine) n'a pu être imaginé que par un cavalier.

11 *Nous étions à Diên Biên Phu, Presses de la Cité, 1967, p. 7.*

12 *Bataillon R.A.S.*, Presses de la Cité, 1981, p. 254.

13 *Paris-Presse-L'Intransigeant*, 16 juillet 1957.

distribution figuraient Anthony Quinn et Maurice Ronet ; Alain Delon et Claudia Cardinale à nouveau réunis trois ans après la splendeur du *Guépard* .

Pourquoi des centurions et des légions ?

Pour boucler cette enquête, il reste à éclairer un dernier point, le succès et l'emploi du terme de centurion.

La propagande des opposant à la IVe République avait prospéré sur le terrain fertile de Rome. Sa grandeur et sa ruine, ses légions protégeant ses frontières menacées… Beaucoup d'officiers possédaient alors une solide culture classique. C'est ainsi qu'on mit en circulation, au début de l'année 1958, la lettre prétendument tirée de Suétone qu'un certain Marcus Flavinius, centurion de la *legio augusta*, avait adressée à son cousin vivant à Rome. Sa diffusion fut prompte au sein des unités. Il faut reconnaître que la fin sonnait bien : « *Si nous devions laisser en vain nos os blanchis sur les pistes du désert, alors, que l'on prenne garde à la colère des légions !* »

La colère des légions, beaucoup de politiciens en agitaient la menace depuis quelques années et la propagande gaulliste avait souvent fait appel à l'indignation des anciens combattants et de l'armée d'active dont elle alimentait l'aigreur. On citera, bien sûr, les articles du sénateur Debré dans *Le Courier de la colère*… Mais Chaban, Soustelle et Frey n'étaient pas en reste qui dénonçaient depuis des années les abandons de Rome et appelaient les centurions à prendre en main le redressement national.

CES GUERRIERS SILENCIEUX QUI GLISSAIENT SUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES...

par Jean LARTÉGUY

Il reconnaît que mal rythmée et sont souvent sa une certain

Il manquait un maréchal

Techniciens de la guerre

Victorieux dans la défaite

Une sorte de paix

Le beurre ne s'imprime pas

LA NATION
républicaine et sociale

NOTRE COMBAT

La voie droite

par Roger FREY

LES RUINES DE ROME

par Jacques CHABAN-DELMAS

Vous lirez aussi !

DIPLOMATIE COUCHÉE

PAR MICHEL DEBRÉ

Lartéguy décida de placer la lettre de Marcus Flavinius en épigraphe des *Centurions*. Il dira plus tard que le texte lui en avait été fourni par Pouget, lequel ne lui avait rien dit de sa nature apocryphe alors qu'il en était probablement l'un des inventeurs. Pouget était là dans le rôle qu'il avait endossé en acceptant de diriger l'antenne de la Défense : saper la légitimité de la IVe République auprès de l'armée. Le roman conféra au document une sorte d'authenticité qui se prolonge aujourd'hui. La correspondance de Marcus Flavinius continue de circuler, notamment sur internet, et la décadence de Rome adopte de nouveaux visages.

Les Centurions ne sont pas les parachutistes de 1960

Interrogé sur l'intérêt qu'il portait aux *Centurions*, le général Petraeus insistait sur son aspect le plus concret : ces parachutistes montrait un savoir-faire exceptionnel en fait de cohésion et de motivation des combattants[14]. Le général McChrystal, commandant des forces spéciales en Irak et en Afghanistan, reconnaissait de même que « *au sein du JSOC*[15]*, nous avions ce sens de la mission, de la passion.* [...] *Nous avions un haut degré de cohésion au sein des unités, comme dans* Les Centurions[16]*.* »

Les généraux américains ont retenu de l'ouvrage la capacité des parachutistes français à créer un esprit de corps. Ce qui est prosaïque mais très exact et fort utile. Pour le reste, on pourra rappeler que l'ouvrage ne relate que l'expérience d'un petit nombre d'hommes, expérience exceptionnelle et formatrice mais qui était celle du cercle des camarades de Jean Pouget. Des hommes influents, admirés mais peu nombreux, bien trop peu pour représenter l'ensemble des parachutistes - deux divisions. Car l'armée française n'a jamais compté plus de parachutistes que durant la guerre d'Algérie.

Or, il s'agissait en majorité d'appelés qui, en quelques mois d'une instruction poussée, se comportaient aussi valeureusement que des engagés[17]. En novembre 1956, ce n'est pas le 3e RPC de Bigeard qui a sauté sur Suez (ce qu'essaient de faire croire *Les Centurions*), mais un régiment d'appelés, le 2e RPC qui, devenu le 2e RPIMa, a sauté le premier sur Bizerte le 19 juillet 1961, une opération considérée comme la première des OPEX.

Le choix de leurs héros par Lartéguy et Pouget a donc sérieusement faussé la vision qu'on peut avoir des troupes aéroportées et, plus généralement, de l'armée en Algérie. Pourtant, beaucoup d'amateurs d'histoire militaire pensent connaître le sujet pour avoir lu *Les Centurions*, comme ils sont convaincus de savoir la guerre d'Indochine grâce aux trois volumes de Bodard.

La simple vérité peut-elle venir à bout de la légende ? C'est peu probable. Comme l'énonçait Gracián voici quatre siècle, le succès est promis à ceux qui savent «employer alternativement l'épée et le papier. Car il faut rechercher la faveur des écrivains qui immortalisent les grands exploits[18]. » Ou, pour s'en tenir à la maxime d'un journaliste de l'Ouest, « *When the legend becomes fact, print the legend.* »

---

[14] « Je me suis particulièrement inspiré des méthodes de Raspéguy qui savait parfaitement comment motiver les soldats de l'unité qu'il commandait en Algérie. » Hubert Le Roux, *Jean Lartéguy, op. cit.*, p. 199.

[15] *Joint Special Operations Command*.

[16] Hubert Le Roux, *Jean Lartéguy, op. cit.*, p. 200.

[17] Les seuls régiments parachutistes formés d'engagés sont les légionnaires des 1er et 2e REP. Le 3e RPC comprend au moins un tiers d'appelés, et les 6e et 8e RPC environ un tiers d'engagés africains.

[18] Maxime tirée de *L'Homme de cour* (1647), traduction d'Amelot.

ACTUALITÉ

UKRAINE

Une analyse du général (2S) Alexandre Lalanne-Berdouticq

Alexandre Lalanne-Berdouticq est officier général de l'armée de terre. Saint-Cyrien (Promotion DE LINARÈS, 72-74), il a servi dans l'infanterie de montagne, dans l'infanterie aéromobile et la Légion étrangère, dont il a commandé le 3ème REI, régiment stationné en Guyane française. Breveté de l'École supérieure de guerre, il a également servi en états-majors. En école, il a commandé une promotion de saint-cyriens et été instructeur au Collège interarmées de défense. En opération il a particulièrement servi dans les Balkans et au sud-Liban, dont il est rentré à l'été 2007 après un séjour d'un an à la FINUL 2. Il a écrit de nombreux articles traitant surtout de géopolitique.
Il nous a donné l'autorisation de publier l'analyse qu'il avait rédigée à l'ouverture du conflit

Nous verrons rapidement les causes lointaines, les causes proches et ce qu'il me semble important des causes immédiates de cette offensive aux développements et aux imprévisibles conséquences.

Les causes lointaines

Nul ne peut contester que l'Ukraine et la Russie, si elles ne sont pas strictement le même pays, sont indissolublement liées par l'histoire. La Russie fut créée à Kiev au IXe siècle après les invasions mongoles et l'on parla d'abord de « Russie kiévienne », des siècles avant de parler de « Russie moscovite ». Un Ukrainien est chez lui en Russie, comme un Russe l'inverse. C'est un fait et Poutine, comme tout Russe pénétré de patriotisme en est convaincu, avec raison.

L'Ukraine fut indépendante au sens juridique du terme pendant très peu de temps de sa longue histoire et je me rappelle ce général ukrainien nous faisant à Kiev un exposé sur ses forces armées, alors que je participais à un voyage militaire en 1994. Il nous dit : « Depuis 1991 c'est la troisième fois que l'Ukraine est indépendante. Je ne sais combien de temps elle le restera ; nous verrons ». De fait elle le fut entre 1918 et 1921 suite à une décision de Lénine, une autre fois, nommément, dans les années 1941-43 après l'attaque allemande, et enfin depuis 1991 après la chute de l'URSS. Il se peut donc que cette troisième indépendance ait pris fin le 24 février 2022.

Toujours est-il que, vu de Moscou, Kiev n'est pas une capitale nationale mais la capitale de la première Russie et celle d'une sorte d'Etat-province intrinsèquement lié à la Russie.

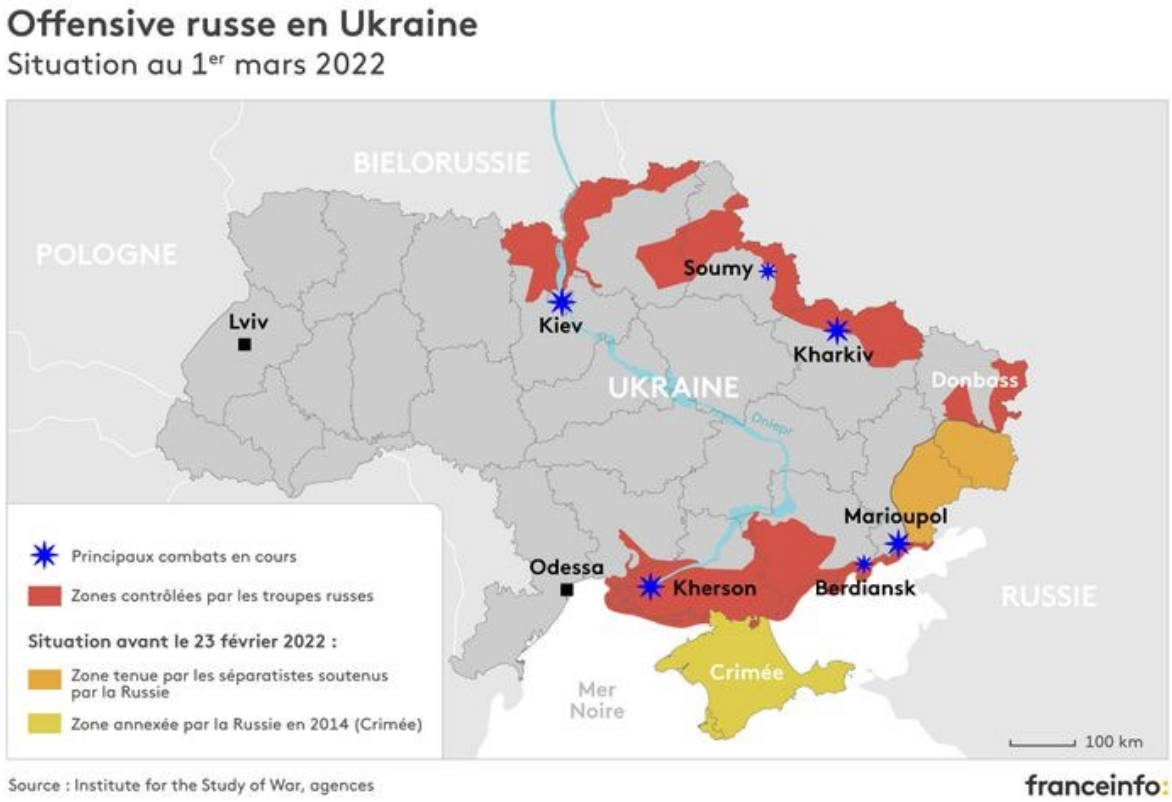
Dernière des causes lointaines de cette guerre : l'effondrement de l'URSS en 1991 conséquence de la chute du Rideau de fer en novembre 1989.

1991 fut vécu par tous les patriotes soviétiques qui pour beaucoup n'étaient en fait que des patriotes russes, comme la plus grande catastrophe du siècle. La « Deuxième puissance du monde », militairement et diplomatiquement parlant, était rayée de la carte et ne comptait plus sur l'échiquier mondial. Cet immense ensemble eurasiatique (qui, ne l'oublions jamais, s'étend sur ONZE fuseaux horaires, de Kaliningrad sur la Baltique au détroit de Behring) allait s'enfoncer dans une crise dont nous n'avons pas mesuré l'insondable profondeur et la dramatique intensité pour les populations russes et associées.

L'Occident de son côté se réjouissait avec raison. En effet, comment ne pas avoir été euphorique, en voyant enfin « l'Europe respirer de ses deux poumons » (selon Jean-Paul II), libérée de l'occupation ou de la tutelle soviétique et renouer avec l'Ouest qui avait quant à lui préservé sa liberté. Polonais, Hongrois, tchèques et Slovaques, Roumains et Bulgares rejoignirent ensuite plus ou moins rapidement l'Union européenne.

Cependant les vainqueurs, tout enivrés de leur succès qui était plus dû à l'effondrement de leur adversaire qu'à leurs propres efforts, se montrèrent incapables de dominer leur sentiment de victoire et humilièrent leur ancien ennemi, Moscou.

Tragique erreur.



Les causes proches

Sans entrer dans le détail car nous manquons de temps, il convient de se souvenir des conditions de la réorganisation de la nouvelle Europe. Me trouvant à l'Ecole de guerre à cheval sur la « Chute du mur » (89) et les débuts de cette période, j'en ai un souvenir précis.

La terreur des alliés de l'OTAN vainqueur était alors le devenir des moyens de la puissance nucléaire russe déliquescente. Que deviendraient les centaines de missiles sol-sol russes stationnés au Kazakhstan et en Ukraine ? Que deviendraient les centaines de missiles mer-sol des Flottes du Nord et du Pacifique si le pouvoir moscovite s'effondrait complètement ? Il s'agissait de plus de trois mille têtes nucléaires, dont des centaines mégatonniques (puissance de la bombe d'Hiroshima : 20 000 tonnes d'équivalent TNT. Les Russes possédaient en 1991 certaines têtes d'une puissance de 20 MILLIONS de tonnes d'équivalent TNT). Or, si les missiles et leurs

têtes étaient stationnés pour certains hors de la nouvelle Confédération des Etats Indépendants, le système de déclenchement et de contrôle des frappes résidait heureusement à Moscou.
C'est donc bien avec Moscou qu'il fallait traiter avant que tout s'effondre (Il se révéla que jamais le contrôle des missiles n'échappa au pouvoir central et qu'aucune tête ne tomba entre des mains indésirables, par exemple des trafiquants internationaux voulant monnayer sa matière fissile. Toute mise en œuvre de ces têtes étant techniquement impossible, la matière fissile aurait pu être utilisée pour confectionner un « bombe sale » irradiant une région après dispersion de cette matière hautement radioactive).
Il fut donc convenu avec Gorbatchev, mais sans qu'un traité en bonne et due forme soit signé, que s'il acceptait de rapatrier ses têtes nucléaires et de démanteler sur place les missiles stationnés à l'extérieur, les Alliés n'étendraient pas ensuite l'OTAN jusqu'aux frontières de la Russie ou de son « Etranger proche », autrement dit de son « glacis vital » tel que conçu par Moscou. Ce glacis vital comprend : les pays baltes, la Biélorussie, l'Ukraine et la Transcaucasie dont entre autres la Géorgie. Il fut de plus convenu que les Occidentaux gratifieraient la Russie d'une sorte de Plan Marshall pour l'aider à se reconstruire.
Or, profitant de l'état de faiblesse extrême de la Russie, les Alliés ne tinrent pas parole et, non contents de leur victoire, ils allèrent jusqu'à humilier gravement leur ancien adversaire et en quelques années tous ces pays sauf l'Ukraine et la Géorgie rejoignirent l'alliance.
Gorbatchev passa la main à Boris Eltsine qui assista à la dissolution de la puissance soviétique redevenue russe. Les industries passèrent entre les mains de bandits sans scrupules, la population creva de faim, l'Armée rouge n'était plus que l'ombre d'elle-même après avoir évacué en bon ordre et sans incidents la totalité de l'Europe orientale anciennement occupée. De retour en Russie, les divisions qui avaient échappé à la dissolution campaient parfois en pleine nature, sans casernement, et devaient nourrir leurs hommes grâce aux potagers et autres culture vivrières organisées par les soldats. Les officiers, seigneurs de l'ancien régime, devaient subsister en vendant leur matériel et parfois leur équipement personnel (J'ai souvenir, lors de ce même voyage en Ukraine de 1994, des officiers et soldats de la Garde venant juste de terminer devant nous une belle démonstration d'ordre serré, puis proposant de nous vendre leurs bottes, leurs ceinturons et autres casquettes de parade. Dramatique !).
La grande Russie était à terre et les Américains ainsi que leurs alliés la frappaient du pied. Aucune aide financière ou économique ne fut organisée. L'ambassadeur américain à Moscou faisait passer des notes comminatoires au Ministère russe des Affaires étrangères plusieurs fois par semaine afin que la politique du Kremlin soit favorable aux intérêts de Washington (Témoignage d'un diplomate russe devenu ambassadeur ultérieurement).
En 2000 Vladimir Vladimirovitch Poutine, ancien officier supérieur du KGB arriva au sommet du pouvoir et succéda donc à Eltsine, après que ce dernier eut courageusement résisté à une tentative de coup de force d'une partie de la garnison de Moscou, excédée par la faiblesse de l'Etat et sa corruption.
Les anciens membres des « Organes de force » de l'ex URSS prirent donc en mains les destinées du pays. Ils étaient, c'est un fait, les seuls à posséder la discipline, la volonté et le patriotisme nécessaires pour mettre un terme à cette chute vers

le néant. De plus ils étaient les seuls à connaître la vérité sur la situation de leur pays et celle de l'étranger, vérité inconnue du grand public du temps de l'URSS. S'en suivit une remise en ordre, lente mais méthodique, menée sans pitié pour certains « oligarques » qui s'étaient trop visiblement enrichis au détriment du bien public. D'autres furent épargnés et retournés, rendus raisonnables à la vue du sort réservé à ceux qui se croyaient suffisamment puissants pour résister aux nouvelles autorités. La prison, le « camp à régime sévère » du côté d'Arkhangelsk, voire la mort « accidentelle » étaient alors le lot des récalcitrants.
Hébétée de souffrances et de privations, la population russe, consultée à plusieurs reprises lors d'élections qui n'avaient pas besoin d'être truquées pour se montrer favorables au pouvoir, se rallia dans ses grandes masses à Poutine et Medvedev, son Premier ministre.
Cependant, non contents d'avoir terrassé le géant, les Alliés mais surtout les Américains, non seulement favorisèrent l'entrée dans l'OTAN des anciens membres extérieurs du Pacte de Varsovie mais s'engagèrent dans le démantèlement de la Yougoslavie. Le pire fut commis en 1999 lors de la campagne du Kosovo sur laquelle nous reviendrons car elle est la matrice de la contrattaque russe.
Mieux, les Alliés imaginèrent de changer le régime politique de certains des pays du « glacis vital » russe au nom du « devoir d'ingérence » pour étendre leur propre vision de la démocratie. C'est ainsi que furent favorisées, voire organisées, par les services spéciaux américains et britanniques, les « révolutions de couleur » qui virent arriver au pouvoir, à Kiev mais aussi ailleurs, des hommes favorables à Washington et plutôt hostiles à Moscou. Ainsi, un pouvoir très favorable à l'ouest fut-il élu à la tête de ce pays en 2013 après les « événements de la Place du Maïdan » après la « Révolution orange ».
Pour Moscou, les choses ne pouvaient pas durer longtemps ainsi sans réaction.

<u>Les causes immédiates</u>

Il se trouve que, saisis du complexe commun aux grandes puissances s'aveuglant elles-mêmes, les Etats-Unis et leurs alliés ne tinrent pas compte de plusieurs avertissements pourtant clairs et qu'avaient bien distingués de nombreux observateurs, dont l'auteur de ces lignes.
En 2007 le président Poutine avertit le monde en disant au cours d'un discours solennel que la Russie avait terminé de reculer et qu'il faudrait de nouveau compter avec elle.
Malgré des finances encore précaires mais s'appuyant sur ses grandes ressources en gaz, pétrole (la Russie est le troisième producteur mondial depuis la destruction de l'Irak par les Américains) et métaux rares, la Russie, qui avait remis en ordre ses forces armées, commença de mettre en œuvre un ambitieux effort de réarmement. Une nouvelle classe de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE) fut, par exemple, mise en chantier. De même des avions de combat de cinquième génération furent-ils mis au point puis construits tandis que les forces terrestres recevaient des matériels de haute qualité, pour certains parfaitement innovants. C'est le cas du système de défense antiaérien S 400, actuellement sans équivalent dans le monde.
Parallèlement, et forts de leur victoire supposée, les alliés, dont la France, baissèrent la garde et désarmèrent (en application de l'irresponsable incitation de M. Fabius à « engranger maintenant les dividendes de la paix », l'armée française se trouva réduite

de 350 000 hommes à moins de 120 000, c'est-à-dire la moitié des effectifs dont disposait le roi Louis XV trois siècles auparavant et alors que le pays était passé de 22 millions d'habitants à 65), tout en réduisant drastiquement les budgets consacrés à la recherche et au développement (R&D) d'armements nouveaux. **Les Américains, qui avaient « besoin d'ennemis pour faire survivre l'OTAN », s'étaient lancés dans leurs « Guerres folles ». Des Balkans (1995 puis 1999) à l'Afghanistan (2001) ou l'Irak (2003) et malgré les 750 milliards de dollars consacrés chaque année à leurs moyens militaires, ils s'engluèrent sur ces théâtres d'opération où aucune victoire n'était possible.**
Ces « guerres folles » leur coûtèrent 6000 milliards de dollars sans parler des pertes humaines chez eux et surtout chez leurs adversaires, chez lesquels ils semèrent une haine inextinguible. Dans le même temps toujours, ils abandonnèrent de facto l'Europe, n'y laissant que 30 000 hommes sur les 220 000 qu'ils y maintenaient en 1991. Leur souci les portait vers l'océan Pacifique et les ambitions chinoises.

La « jurisprudence Kosovo » (d'après le titre d'un article signé par l'auteur de ces lignes)
C'est là qu'il faut revenir sur l'affaire du Kosovo. Je me rappellerai jusqu'à la fin de mes jours cet entretien avec un colonel serbe de Bosnie en avril 1999, tandis que les avions de la coalition otanienne bombardaient la Serbie et le Kosovo, sans mandat de l'ONU, sans que la Serbie ait attaqué l'un des membres de l'alliance et au motif fallacieux d'un génocide inexistant (pendant 78 jours, avec parfois 800 sorties quotidiennes, avant une invasion terrestre forte de 46 000 hommes. Le dirigeant serbe Milosevic fut ensuite arrêté puis traduit devant une cour de justice internationale qui le condamna à la prison à vie. Il mourut en prison).
J'assumais alors des responsabilités importantes en Bosnie. Ulcéré par ce qui se passait dans son propre pays cet officier avec lequel j'entretenais des relations courtoises malgré nos positions respectives, me dit d'un air où pointait la commisération : « Vous n'avez aucune idée, j'insiste, aucune idée de la manière dont nous, les orthodoxes, allons vous faire payer cette guerre du Kosovo ! Un jour vous allez la payer au centuple ».
Démontrons combien il avait raison.
En août 2008, s'appuyant sur le fait qu'en Géorgie les Ossètes du sud et les Abkhazes, majoritairement russophones, demandaient leur rattachement à la Russie, l'armée de Poutine prit en mains ces deux provinces, déclarées indépendantes et qui demandaient le secours de la Russie. Sans l'intervention du président Sarkozy, certainement décisive, les chars russes auraient pris Tbilissi.
L'OTAN ni aucune autre nation ne réagit militairement à ce coup de force qui s'appuyait sur les mêmes principes que ceux excipés à propos du Kosovo. Ils protestèrent alors violemment au nom des principes qu'ils avaient eux-mêmes violés neuf ans auparavant, mais évidemment sans succès.
En 2014 les Russes récupérèrent la Crimée, dont le port de Sébastopol, siège de leur Flotte de la Mer Noire, leur était vital. Cette province n'avait été cédée par Khrouchtchev à l'Ukraine qu'en 1955 dans le cadre d'une URSS triomphante et sûre d'elle-même. La Crimée n'avait jamais été ukrainienne puisqu'avant d'être devenue russe par la conquête de Catherine II, elle était ottomane depuis des siècles. Un referendum organisé par Moscou obtint une majorité écrasante pour

son rattachement à la Russie, 85% de la population y étant russophone. La consultation avait été contrôlée sur place par des observateurs étrangers. Jurisprudence Kosovo toujours mais sans effusion de sang cette fois.
Simultanément des partisans séparatistes des deux provinces du Donbass en Ukraine déclenchaient une insurrection dans cette partie du pays très majoritairement peuplée de russophones. Moscou leur apporta un soutien direct, au nom des principes du Kosovo et envoyèrent même des « volontaires civils » appuyer les insurgés.
Les réactions de la « Communauté internationale » ne furent une nouvelle fois que de principe, occupée qu'elle était par des débats internes sybaritiques, et elle se cantonna aux grands principes de droit tel qu'elle le concevait pour les autres.
Des accords de cessez-le-feu furent signés à Minsk en 2014 puis 2020 qui disposaient que les deux soi-disant républiques du Donbass disposeraient d'une autonomie importante par rapport à Kiev, qui y autoriserait entre autres le russe comme langue officielle. Kiev refusa de ratifier ces accords mort-nés et le front se gela autour d'accrochages sporadiques et de tirs d'artillerie de harcèlement qui occasionnèrent des centaines, peut-être des milliers de tués (On parle de 14000 morts, chiffre absolument invérifiable, comme ceux de nombreux autres conflits).
Devant l'impuissance de la « Communauté internationale » à employer la force quand elle l'aurait dû selon ses propres critères, devant le « deux poids deux mesures » des jugements moraux portés sur l'action de la Russie restaurée dans sa puissance, Poutine comprit qu'il avait le champ libre et qu'au demeurant l'OTAN ne ferait pas tuer un soldat pour entraver son action dans son « étranger proche ».
Le 29 septembre 2015 le monde fut stupéfait des événements de Syrie. La Russie y frappa brusquement certaines positions islamistes de toute la puissance de ses missiles (y compris tirés de submersibles à la mer) et de ses avions d'arme. En quelques jours cette action renversa la situation qui prévalait à Damas dont le régime, à bout de souffle, fut sauvé. Non seulement Assad, épuisé, fut conforté, mais l'espoir changea de camp et aussi bien DAECH que les islamistes de toute sorte, y compris les soi-disant « modérés » se trouvèrent rapidement en infériorité, voire écrasés. En quelques semaines l'armée et la détermination russes avaient changé le cours de l'histoire. Avec de petits moyens (4000 hommes et moins de 50 avions), les Russes donnaient une leçon de stratégie appliquée aux Américains et à leurs alliés qui étaient engagés sur ce théâtre depuis quatre ans sans résultat décisif. Par ailleurs la marine russe revenait en Méditerranée de manière significative.
Militairement et donc diplomatiquement, la Russie était victorieusement de retour et démontrait de nouveau sa puissance et son intelligence de situation.
Enfin, la déconfiture absolue de l'évacuation de Kaboul par les Américains le 15 août 2021, avec l'abandon en rase campagne de l'armée afghane, d'un matériel énorme, de son gouvernement « démocratiquement élu » et de ses alliés otaniens ou non, finirent de convaincre Poutine que la puissance américaine n'était plus qu'une apparence et que leurs dirigeants étaient dénués du nerf de toute action : le courage, la détermination dans la vision de long terme et l'absence de crainte des pertes humaines.

La guerre en Ukraine
Au petit matin du 24 février 2022, le président russe passa outre les avertissements et les menaces de sanctions. Il savait qu'aucun soldat occidental ne viendrait verser

son sang pour défendre Marioupol ou même Kiev et ne s'était pas laissé impressionner par les légitimes tentatives d'apaisement prodiguées par le président Macron qu'il humilia au travers d'un protocole digne de la Chine impériale du XVIIe siècle.
Après un discours d'une rare clarté il engagea ses forces sur trois directions stratégiques et avec trois buts concomitants, le centre de gravité du conflit se trouvant à Kiev.
Ses objectifs semblent les suivants :
-Détruire l'appareil militaire ukrainien en vue de « finlandiser » ultérieurement ce pays puisque l'OTAN et les Chancelleries occidentales refusent depuis des années de s'engager à ce que l'Ukraine ne rejoigne pas l'alliance.
-Soutenir les républiques séparatistes du Donbass, dont il a reconnu l'indépendance et qui l'ont « appelé à l'aide », légitimant ainsi en droit international cette intervention, selon une conception cette fois plus solide que la « jurisprudence Kosovo » appliquée jusqu'alors dans le Caucase et en Crimée.
-Enfin et surtout, défaire le pouvoir politique de M. Zelenski, dont il considère qu'il est issu des suites du « coup de force de Maïdan » de 2013, plus ou moins organisé par les services occidentaux.
Il promet également une « dénazification » de l'appareil politique ukrainien, s'appuyant sur le fait que certains des partisans de M. Zelenski appartiendraient à des groupes se réclamant de « l'extrême droite à sympathies nazies » (il y a là une contradiction quand on sait que M. Zelenski est lui-même juif). Ce dernier but sous-entendrait le projet d'une longue occupation du pays et d'une épuration de ses élites.

L'avenir ?

Comme le disait un auteur non dénué d'humour, « il est difficile de prévoir l'avenir, surtout quand il s'agit du futur ». Néanmoins on peut s'y risquer.

Nul doute que l'armée russe vaincra la résistance des forces militaires ukrainiennes car le déséquilibre est trop grand entre elles.

Il est encore trop tôt pour être certain que les buts politiques de Poutine seront atteints et qu'il réussira à installer un pouvoir à sa main en Ukraine, dont les sentiments antirusses ont explosé dans toute la partie du pays située à l'ouest du Dniepr.

Enfin il est probable que les « républiques populaires du Donbass » seront durablement détachées de l'Ukraine ne serait-ce que par le poids des Russophones en leur sein.

Quant à savoir si Poutine, qui pourrait bien avoir été saisi de paranoïa suite à ses succès et à la restauration de la puissance russe en vingt ans, n'a pas commis une erreur terrible et mal calculé les conséquences à long terme de cet énorme coup de force en plein continent européen, c'est une autre histoire.

Je pensais quant à moi qu'une invasion violant si outrageusement le droit international et les principes westphaliens et issus des traités post 1945 (que l'affaire du Kosovo violait tous également !) n'aurait pas lieu et qu'il se contenterait d'un appui militaire officiel aux provinces du Donbass en application du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Le coup de semonce me semblait suffisant pour réveiller nos chancelleries qui avaient oublié le tragique de l'histoire et la vertu de la force.

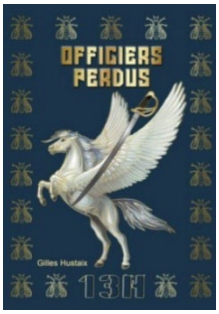
Ce n'est pas le cas et l'on est passé de la semonce au tir direct.

Poutine, homme d'Etat sans équivalent sur le continent depuis De Gaulle ou Thatcher, sera-t-il un nouveau tyran qu'il faudra un jour abattre au prix d'immenses souffrances, tel un Hitler, ou bien reprendra-t-il ses esprits ?

Ou bien encore, ayant gagné sur tous les plans, la sagesse le saisira-t-elle et se contentera-t-il d'assister aux renoncements d'une Europe désarmée, repentante, envahie de peuples allogènes qui la haïssent, qui se meurt de dénatalité et de consumérisme sans espoir ?

L'avenir le dira. Il a rarement été aussi incertain et peut se révéler très dangereux, voire mortel, si quelque affreux dérapage comme l'histoire en a connu se terminait en échange nucléaire.

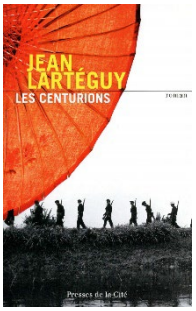
LIVRES, EXPOSITIONS

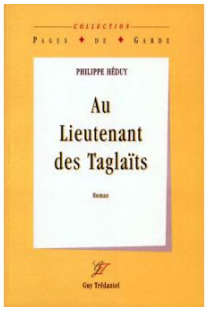


Guillaume ZELLER,
Violette SZABO, De Londres à Ravensbrück, une espionne face aux SS.
Tallandier éditeur, février 2022, 304 p. 20,90€.

Gilles HUSTAIX,
OFFICIERS PERDUS, roman historique,
Auto-édition, ISBN 979-8778456907, 271 pages, 27,50€
www.officiersperdus.com

À RELIRE :

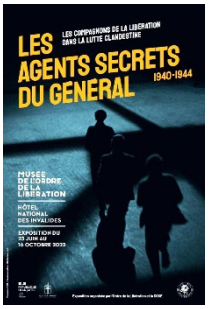




Jean LARTÉGUY
LES CENTURIONS, roman,
Presses de la Cité, nov. 2011 (réédition), 360 pages, 22€.

Philippe HÉDUY
AU LIEUTENANT DES TAGLAÏTS, roman,
Guy Trédaniel éditions, 1999, 359 pages, 19€.

À VOIR :



LES AGENTS SECRETS DU GÉNÉRAL,
Musée de l'Ordre de la Libération, Hôtel des Invalides
Du 23 juin au 16 octobre 2022.

INSCRIPTIONS POUR LE DÉJEUNER DU 24 JUIN 2022

AU FORT DE NOGENT

À retourner pour réception au plus tard le

Vendredi 17 juin 2022

Accompagné de votre règlement (35 euros par personne)

À Club des chefs Paras au feu
C/o EPEE
101 rue de Miromesnil (75008) . Paris

Nom : Prénom :

Date de naissance : Lieu de naissance :

Véhicule : Marque : Immatriculation :

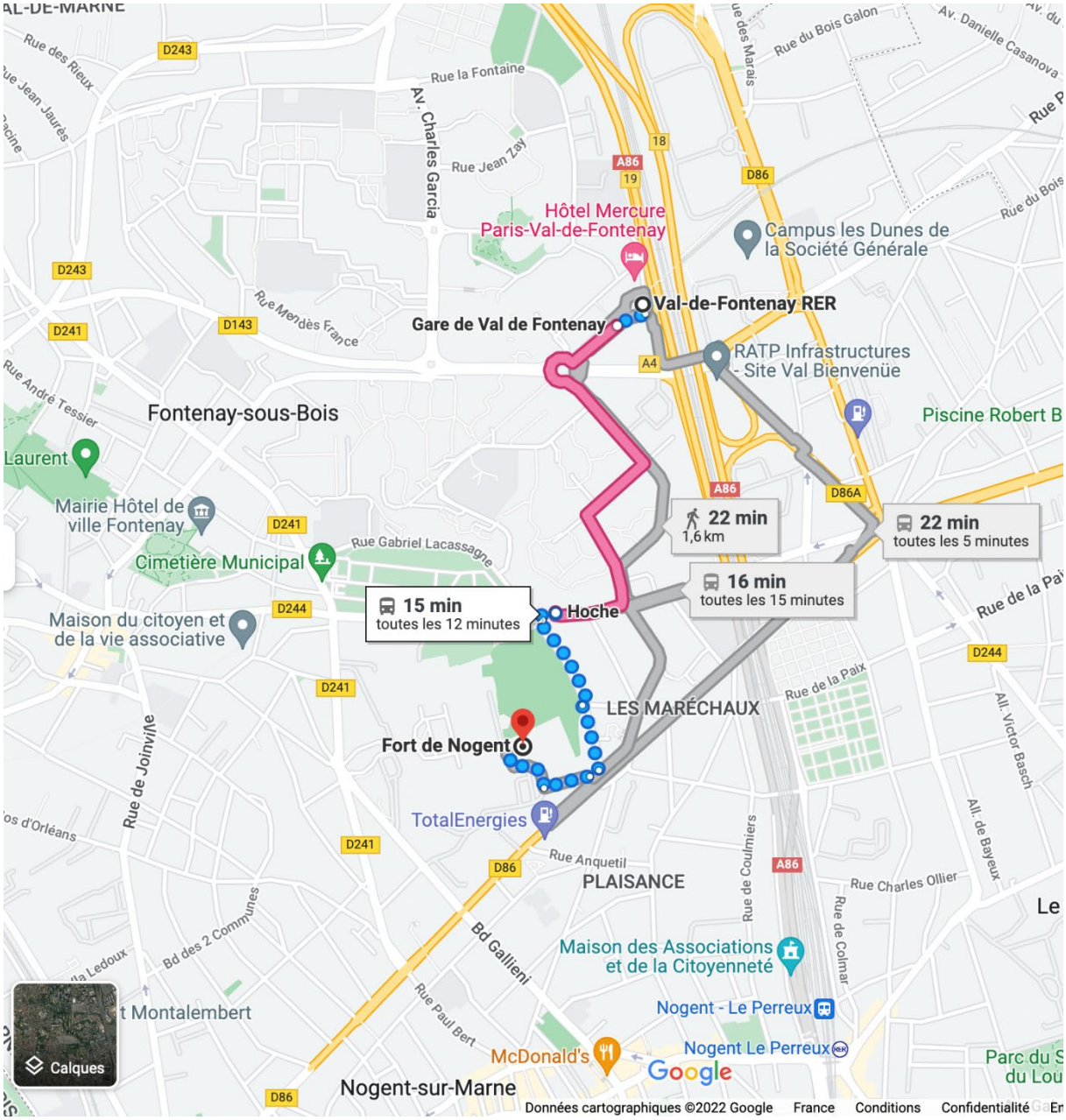
Accompagné de :

Nom : Prénom :
Date de naissance : Lieu de naissance :
Nom : Prénom :
Date de naissance : Lieu de naissance :
Nom : Prénom :
Date de naissance : Lieu de naissance :

Participera au déjeuner du 24 juin 2022 au Fort de Nogent

PLAN D'ACCÈS

depuis le RER A (Val de Fontenay) prendre le bus 124, direction Château de Vincennes, descendre à l'arrêt Hoche (3ème arrêt) puis 8' de marche.

En voiture, compter une vingtaine de minutes depuis la porte de Vincennes.

ATTENTION : le fort de Nogent est sur la commune de Fontenay sous-bois 94120, boulevard du 25 août 1944.